

MARC-ANDRÉ CHABOT

DIS-MOI

QU

DOIT

VIVRE

...

DU MÊME AUTEUR

Dis-moi qui doit mourir..., Éditions Libre Expression, 2019.

Étienne Boulay – Le parcours d'un battant, Éditions Libre Expression, 2018.

MARC-ANDRÉ CHABOT

DIS-MOI

QUI

DOIT

VIVRE

...

*À Geneviève, qui a semé quelque chose d'important
en me lisant La Conscience, de Victor Hugo,
dès que j'ai eu l'âge de me pâmer sur un texte.*

*À tous les romans qu'elle a commencés,
sur le coin de la table de cuisine de mon enfance,
que je poursuis un peu pour elle aujourd'hui.*

*Aux malheureuses victimes d'actes criminels
ainsi qu'à leur famille,
ces laissées-pour-compte de notre système judiciaire.*

« Il est dit d'Ahriman, qu'il est le responsable
de la création matérielle,
qu'il est le père de l'illusion et de l'erreur,
du mensonge, l'esprit trompeur,
l'esprit des Ténèbres,
du Mal et de la mort. »

Paul du Breuil,
Zarathoustra et la transfiguration du monde, 1978.

PROLOGUE

Vendredi 5 juillet 2019 – 22 h 40

McGraw fait des efforts surhumains pour dissiper le voile noir qui tombe et obscurcit son champ de vision. Il bouge la tête, écarquille exagérément les yeux, comme pour s'accrocher à la réalité, sortir du cauchemar. Il essaie de faire le point sur les fenêtres de la maison qui trouent la nuit, une trentaine de mètres plus loin. Il sait que s'il laisse ce voile noir l'emporter il va perdre conscience. Il ne se réveillera pas. Il rampe péniblement vers le bâtiment à proximité et tente de se redresser pour s'adosser au mur. Tout ce dont il se souvient, c'est que les lumières se sont éteintes, comme si le mât du stade lui était tombé sur la tête. Il a déjà vécu une expérience similaire quand il jouait au football pour les Warriors de Loyola, frappé par un maraudeur du collège Jean-Eudes. Il a tellement mal au crâne.

La douleur est mon amie. Elle me rappelle que je suis encore en vie...

Il songe à ce mantra qu'il avait entendu dans un reportage sur les Navy SEALs. Un instructeur le martelait à un groupe d'aspirants pendant l'entraînement. C'est ce qu'il se répète, ce soir. Il sent sur son visage la chaleur visqueuse du sang qui s'est écoulé de sa blessure à la tête. De peine

et de misère, il parvient à lever son bras pour la toucher. Tandis qu'il fait glisser sa main le long de son crâne, un frisson lui donne un haut-le-cœur. Il a clairement senti que son crâne s'enfonçait juste avant la zone poisseuse où ses cheveux sont trempés de sang.

C'est une fracture du crâne et ça saigne. Ça ne peut pas être pire.

Il réussit à mieux s'adosser contre le mur de bois. L'effort fait redescendre le voile noir sur ses yeux. Il doit rester conscient, il le sait. *My God*. Si Darcy le voyait comme ça. Darcy. La belle Irlandaise de sa vie. Darcy, sa chance. Non, pas déjà, *please*...

Tu meurs, Donald... let's face it.

Il repousse une fois de plus l'envie de se laisser aller. L'idée de cesser de combattre, de fermer simplement les yeux et de s'endormir ici. Pour ne plus se réveiller.

No way! Pas maintenant, pas tout de suite. Please...

Il écarquille les yeux encore plus grands, si c'est possible. Il se raidit. La douleur revient. Il s'est acheté quelques battements de cœur de plus.

Il n'est pas ici par hasard. Il se doutait qu'il touchait à la fin de cette enquête tordue, débutée près de deux mois plus tôt. Il avait raison. Le tueur était déjà là. McGraw avait compris son jeu, mais il pensait qu'il pistait encore, qu'il se rapprochait de son meurtrier. Pas qu'il l'avait coincé, ici, ce soir. Au moins, il va quitter cette vie en sachant qu'il a trouvé son coupable. En vingt-trois ans de carrière, il ne s'est jamais trompé sur un suspect.

Maudite tête de cochon d'Irlandais. Il aurait dû signaler sa position. De cette façon, quelqu'un sur la terre aurait su où il se trouvait. Il lève les yeux vers le ciel. Pas de lune. Tout est bouché. Il lui semble percevoir la voix de Darcy qui le sermonne encore.

« Damn it, Donald. You've been a sloppy policeman until the end. »

Trop tard pour se morfondre. Mais c'était lui. C'était bien lui. Il a entendu un bruit derrière son épaule, il s'est retourné et... extinction des feux.

Au loin, des hurlements de sirènes semblent converger vers lui. Ça doit être son imagination. Il n'arrive plus à mettre sa vision au foyer.

Le prochain voile noir va bientôt tomber et tout recouvrir. Il le sent. Et il n'aura pas la force de le repousser. Pas cette fois.

Tough luck...

C'est une question de minutes.

Le lieutenant-détective Donald McGraw va mourir.

Vingt-trois jours plus tôt

« Faire un enfant dans le monde où nous vivons,
c'est faire un bras d'honneur à l'apocalypse... »

Guy Bedos

Mercredi 12 juin 2019 – 5 heures

Elizabeth est assise sur le siège de toilette. Elle reste là sans bouger depuis cinq grosses minutes. Elle a les yeux tellement pleins d'eau qu'elle doit les essuyer à plusieurs reprises pour continuer de fixer la petite lucarne ronde au milieu du bâtonnet qu'elle tient entre ses doigts tremblants. Sur ce bâtonnet de plastique, elle vient de faire tomber quelques gouttes de son pipi du matin. Celui qui ne ment jamais sur tout ce qui se passe à l'intérieur de notre tuyauterie. Elle voit bien ce qu'elle voit. Il y a deux traits bleus qui forment une croix. Un plus. Comme dans « positif ». Elle secoue le test de grossesse dans tous les sens, essuie ses larmes pour la quatrième fois, relit le mode d'emploi de la boîte qu'elle peut désormais réciter par cœur. La croix demeure bien nette. C'est même un peu plus foncé qu'il y a dix minutes, si ça se trouve.

Elle plante le test de grossesse entre les deux brosses à dents, dans le verre près du lavabo. Elle renifle un dernier coup, se regarde dans la glace comme pour se croire et retourne se coucher, collée sur Antoine. Elle n'arrive pas à se rendormir, bien évidemment. Elle a une boule dans la gorge et ses yeux se sont remplis de nouveau. Elle va finir

par se déshydrater si elle ne bouche pas cette fuite. Mais son cœur veut exploser tellement elle est heureuse. Elle ferme les paupières et c'est le visage de Béatrice qui apparaît, tout sourire. Elizabeth sait que c'est OK pour Béatrice, sa petite fille. Son premier enfant. Elle est allée lui en parler au cimetière Notre-Dame-des-Neiges, quelques jours plus tôt.

Antoine se lève un peu avant 6 heures, comme d'habitude. Sans remarquer que sa blonde fait semblant de dormir. Il descend à la cuisine et met en marche sa vieille machine à expresso, son iPad et la radio, les éléments essentiels de tous ses matins. Il fait mousser le lait, se coule un gros bol de latté brûlant et s'installe à la table. La voix rassurante de Paul Arcand remplit la pièce. C'est avec ce *morning man* qu'il règle sa routine matinale depuis plus de vingt ans. Dans une cinquantaine de minutes, vers 7 h 04, quand Bernard Drainville va se joindre à l'animateur pour éplucher les potins politiques du jour, il va se lever et commencer à préparer le café d'Elizabeth. Parce qu'il sait qu'il entendra bientôt couler la douche à l'étage. Ce sera le moment. Son moment. Mais à 6 h 09, c'est l'heure de la revue de presse. Arcand fait le tour de ce qui bouge dans l'actualité de ce 12 juin 2019. Les nouvelles sont mauvaises. Nouvelles et mauvaises. Un pléonasme quotidien.

Depuis une semaine, une compagnie d'aéronautique se débat sur la place publique en tentant de justifier les rendements très médiocres des derniers trimestres et la prochaine vague de licenciements. Les membres du CA, soudain moins à l'aise dans leur complet trois pièces, sont tout de même contents d'avoir choisi l'option théâtre au secondaire. Bien que ça remonte à loin, ça les aidera à se composer un air contrit relativement crédible devant les micros, les enregistreuses et les iPhone menaçants qu'on va pointer sur eux encore aujourd'hui, comme des glaives.

C'est comme ça depuis qu'on a coulé l'info aux journalistes. Il y a un rat jasant au sein de la haute direction. Il faudra y voir, ruminent les membres les plus en vue du CA, le président du conseil d'administration et le chef de la direction. Et dire qu'ils voulaient faire une surprise aux travailleurs de leurs usines. Du genre : « Hé, les syndiqués, vous allez rire, mais vous avez plus de job. Pour parler dans vos mots, on est "dans 'grosse marde" ». »

Les premiers officiers de la multinationale s'enfoncent dedans un peu plus profondément, à mesure que les journalistes font leur travail, fouillent et trouvent des détails sidérants. Comme le montant des bonis à la performance qu'ils ont empochés à chaque fin d'année, même si la firme périlite gravement sous leur gouverne. Des millions chacun. On se demande alors de quelle performance il s'agit. Est-ce pour leur interprétation inoubliable, en duo s'il vous plaît, de l'indémodable *I Will Survive*, au karaoké du dernier party de Noël de la direction ? Juste avant que le plus endiablé des deux soit malade dans le buffet, la tête au fond du grand bol de salade de patates. À moins que ce ne soit pour leur nœud de cravate Windsor impeccable, qu'ils attachent tous les matins avant de se rendre au bureau dans leur Maserati de fonction. Ce nœud, objectivement difficile à réussir, doit être une des rares choses qu'ils font bien dans une journée, pour avoir accompli l'exploit de pousser un des fleurons du Québec inc. vers la débâcle.

Une gestion tellement mal avisée que le gouvernement doit rappliquer en catastrophe et boucher à coups de centaines de millions de dollars publics le trou dans la coque de ce *Titanic*, maintenant qu'il a heurté l'iceberg de leur incompétence. Nos champions regardent barboter les actionnaires et les candidats au chômage, autour de leur canot de sauvetage, goguenards, le cul au sec. Et vogue *Le Non-Imputable...* C'est le nom de leur embarcation,

qu'on peut lire étampé en rouge sur la proue. Paul Arcand se les mangerait bien tout crus, mais les génies en communication de la firme les tiennent très loin des studios de radio. Ils savent pertinemment qu'ils en ressortiraient répartis dans quelques sacs à ordures. Enfin un costume qui leur conviendrait...

Antoine sourit en écoutant l'animateur vedette. Il l'aime bien, le Paul du matin. Oui, Paul. Comme dans « mon *buddy* », Paul Arcand. Si on se réveille tous les matins avec le même gus depuis si longtemps, on peut l'appeler par son prénom. Il l'aime surtout ce matin, dans ce cas de figure précis, alors qu'il se pompe, comme Antoine le fait, contre ce genre de sangsues corporatives, gorgées du boudin de la compagnie qui se meurt. On sent qu'il se tourne la langue soixante-dix-sept fois avant d'ouvrir la bouche. Il l'aime parce que ça sort quand même comme s'il leur flanquait quelques taloches sur le bord de la gueule. Ça fait du bien à Antoine et à la classe moyenne, qui, elle, « performe » tous les jours, les bonis en moins, pour balancer à la fin du mois. Paul Arcand se fait la voix officielle du petit côté « *angry white man* » d'Antoine. Ce qui l'aide à l'assumer. Il a quand même changé depuis l'année dernière. Il s'indigne dorénavant par procuration.

Simultanément à la montée de lait du *morning man*, il glisse d'une nouvelle à l'autre sur son iPad et se réchauffe le moral avec des gorgées de latté. Avant, cette *bullshit* affligeante l'aurait plongé dans un état qu'il aurait mis une partie de la journée à distiller. C'était à l'époque où la marée du dégoût venait encore le submerger tous les matins. Mais plus maintenant. Il s'est trouvé le plus merveilleux des brise-lames. Elizabeth. Son Eli qui dort à l'étage, sans savoir qu'elle le sauve de la noyade en ce moment même. Ce matin, les déferlantes se cassent sur le dos de son amoureuse, sans l'atteindre, lui. Enfin, à quelques éclaboussures près. Et sans même la réveiller. La

puissance tranquille de celle qu'il aime est une leçon d'humilité quotidienne.

Après la revue de presse, Arcand échange avec Monic Néron, la journaliste qui rapporte, tout chauds, les faits divers de la nuit passée. Le sang, les morts, le dernier tango nocturne entre les gentils et les méchants. On imagine facilement qu'elle est en chasse depuis quelques heures déjà, collant aux fesses des policiers pour en apprendre plus que les autres et venir nous raconter tout ça quand on ouvrira les yeux.

— Monic, on a une mort suspecte sur la Rive-Sud de Montréal et ça crée un bouchon de circulation qui est en train de devenir un cauchemar pour les automobilistes qui empruntent la 15 Sud ce matin. Marc Brière, à la circulation, qu'est-ce que ça dit?

— Ça dit que c'est un très mauvais matin pour les automobilistes qui se dirigent vers le sud par la 15 ou par la 132 parce que les autorités ont fermé complètement un tronçon d'autoroute. La circulation a été détournée, alors si vous roulez en direction sud sur la 15, vous allez devoir vous armer de patience, c'est vraiment très lourd. On parle d'une bonne heure, facilement, pour sortir de ce bouchon à la hauteur de Candiac.

— Merci, Marc. Monic?

— Paul, ce qu'on sait, c'est que, vers 4 h 30 ce matin, les policiers du Roussillon se sont rendus sur place, à la suite de l'appel d'un camionneur en état de choc qui disait qu'il venait de frapper quelqu'un alors qu'il roulait sur la 15 Sud, juste un peu passé la sortie 44 à Candiac.

— Drôle d'heure pour se promener sur l'autoroute à pied.

— Mais c'est justement ça qui est inexplicable pour l'instant. Le chauffeur du semi-remorque affirme que la personne qu'il a heurtée était suspendue dans les airs, au bout d'une corde, sous le viaduc...

— Hein ? Ben voyons donc !

— Oui, je sais que ça peut paraître invraisemblable. Il a dit aux policiers que le corps qu'il a percuté pendait, attaché au bout d'une corde, et que, lorsqu'il l'a aperçu, il était trop tard pour freiner. Il l'a heurté de plein fouet, à haute vitesse.

— Attends un peu, là. C'est sérieux, ça, Monic ?

— Oui. On a confirmé que le corps d'un homme avait été trouvé pendant à une corde sous le petit viaduc qui passe au-dessus de l'autoroute 15 Sud et qui relie le parc Haendel au parc de Cherbourg, pour les piétons et les cyclistes de Candiac. Quand les ambulanciers sont arrivés, il s'agissait d'une mort évidente. Le corps est encore sur place et, si on a fermé l'autoroute sous le viaduc, c'est que pour les policiers il s'agit d'une scène de crime. Comme la thèse de l'homicide est la plus probable, c'est l'unité des crimes contre la personne de la Sûreté du Québec qui prend le relais à ce stade-ci de l'enquête. Le corps de l'homme sera transporté au Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale pour une autopsie. Son identité n'a pas encore été divulguée.

— Tu dis que le gars pendait au bout d'une corde quand le semi-remorque l'a frappé ? C'est ça ?

— Oui, c'est ce qui semble s'être produit. On va en savoir plus au cours de la journée.

— C'est une histoire de fous, ça !

— Disons que c'est assez bizarre, oui.

— Ça veut dire que quelqu'un l'a suspendu là ? Donc, c'est un meurtre ?

— C'est encore un peu tôt pour conclure officiellement à un homicide, mais c'est certain que ça doit être la première hypothèse envisagée par les policiers.

— OK. Tiens-nous au courant des développements.

— Sans faute. La SQ a dit qu'elle fera un court point de presse d'ici une trentaine de minutes.

En écoutant l'échange entre l'animateur et la journaliste, Antoine se fait la réflexion qu'il y a quelqu'un qui s'est donné beaucoup de mal pour étriper son prochain. Une balle dans le front aurait fait le travail. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? Le meurtrier doit être un Français.

Le bruit des pas d'Elizabeth qui résonnent à l'étage donne le signal qui déclenche sa phase préférée dans la routine de ses matins. Leur routine du matin, maintenant qu'Elizabeth vit avec lui. Elle a emménagé peu de temps après être sortie de l'hôpital. Pour Antoine, cet enchaînement de petits moments banals est sacré. C'est son ancrage dans ce qui compte vraiment, le précieux qui scintille à travers l'ordinaire. Il y a tant de sens, pour lui, dans ce rituel anodin. C'est le sel de sa vie. Chaque jour.

Quand il entend les pas d'Eli, il se lève et lui coule un expresso noir et serré. Dans sa tasse de porcelaine, avec les motifs de chiens. Puis il monte l'escalier en se disant qu'il tient une promesse qu'il lui a faite alors qu'elle flottait dans le coma, l'année dernière.

« Je serai le mec qui te fera ton café tous les matins jusqu'à la fin des temps et même un peu après. »

Il lui a aussi juré d'être le mari qui se jettera toujours entre elle et les affres du monde. Évidemment qu'on se jette sans hésiter devant tout ce qui va heurter l'amour de sa vie. Un chagrin, une vacherie du destin, un tripporteur, un fourgon blindé, un inspecteur de l'impôt, un train de marchandises ; on ne choisit pas le choc. On se jette devant, c'est tout. Même si on sait très bien qu'on va se faire laminer bien grave et bien plat. On plonge sans hésiter parce que ce sera quand même moins insupportable que de voir son amoureuse se faire télescoper. Antoine sait de quoi il parle. Il l'a vécu très concrètement quand Elizabeth s'est fait faucher par un chauffard, sous ses yeux, à la sortie d'un resto, en novembre dernier. C'est

pour cette raison qu'il lui avait fait cette autre promesse. Mais cette fois, il l'avait faite en prononçant ses vœux, à leur mariage un mois plus tôt, sous un soleil resplendissant, dans un petit vignoble de Brigham, dans les Cantons-de-l'Est. Debout, plus solennel qu'il ne l'avait jamais été, devant leurs familles, leurs amis et l'alignement officiel de son équipe de hockey. Mêlé à la foule de leurs proches, il y avait aussi un lieutenant-détective des crimes majeurs au bras d'une jolie blonde aux yeux verts qui avait troqué son uniforme de serveuse contre une robe de soirée totalement effarante. Donald McGraw et Darcy avaient répondu présents à l'invitation. En entendant cette promesse résonner dans l'air doux de cette magnifique journée, ce serment fait à la femme de sa vie, Trutru, son ailier gauche – accessoirement garçon d'honneur –, n'avait pu s'empêcher d'écraser une grosse larme pleine de testostérone. Un moment à marquer d'une pierre blanche. La dernière fois que François Trudel avait pleuré, c'est quand les Seahawks avaient échappé le Super Bowl XLIX dans les dernières secondes du match, alors que c'était dans la poche pour eux, mais que Pete Carroll, le coach de Seattle, avait décidé qu'il s'immortalisait comme l'imbécile le plus monumental de tous les temps en commandant le jeu le plus débile de l'histoire du sport professionnel.

Avant cet après-midi du mois de mai où il avait épousé Elizabeth, il y avait eu des fiançailles tout aussi mémorables. Antoine avait fait sa grande demande, posant un genou par terre au bord du lit d'hôpital de sa promise, avec les machines à survivre autour qui *bipaient* une drôle de marche nuptiale. Ça avait achevé l'ensemble du personnel médical de l'étage des soins intensifs de l'hôpital général de Montréal. Déjà qu'il avait été plébiscité le « monsieur le plus romantique du monde entier », alors qu'il passait des heures à murmurer, au chevet de son amoureuse rafistolée tant bien que mal et plongée dans un coma profond.

Elizabeth avait dit oui. Les deux infirmières présentes dans la chambre avaient failli répondre à sa place.

Et le voilà, ce matin, avec son sourire d'imbécile heureux et son expresso serré, grimpant l'escalier vers le bonheur. Lui, Antoine Aubin, marié et ravi de l'être. Devant Dieu, devant les hommes et devant son équipe de hockey.

La vie, des fois...

Il entend toujours l'eau couler dans la douche. *Timing is everything...* Tout est parfait. Dans quelques secondes, il va entrer dans la salle de bain pour un spectacle éblouissant dont il détient un billet de saison renouvelable à l'infini : Eli, nue sous la douche, à travers les trombes de brume et la buée de la porte de verre qu'elle efface candidement de la main, pour dire bonjour, les yeux dans les yeux de son spectateur du matin.

Est-ce qu'un homme peut avoir le souffle coupé devant sa nana, tous les matins à la même heure, même après des années ? Oui. C'est ce qu'Antoine répondra si quelqu'un a l'idée de poser la question.

En déposant la petite tasse de porcelaine toute chaude près du lavabo, juste à côté du gobelet dans lequel tiennent leurs brosses à dents, il remarque qu'une troisième tige a poussé dans le verre. Il y a un truc longiligne, en plastique, entre sa brosse et celle d'Elizabeth. Pourtant, aucun colocataire n'a emménagé avec eux depuis hier matin. Antoine sort délicatement l'intrus du gobelet et le contemple, à la hauteur de ses yeux. Il a déjà vu cet article chez Jean Coutu. C'est bel et bien un test de grossesse. Et celui-là est, sans équivoque, extrêmement positif. Comme sa gorge se noue, il se retourne lentement vers la porte de la douche, derrière laquelle Elizabeth le fixe avec la seule sorte de sourire qui peut accompagner les sillons qui partent de ses yeux et s'étirent sur ses joues. Les yeux d'Antoine s'emplissent et débordent aussi, forcément. Il fait deux pas vers

la porte de la douche et appuie son front contre celui d'Elizabeth, collé de l'autre côté de la paroi de verre.

Vraiment. La vie, des fois...

Mercredi 12 juin 2019 – 4 h 40

McGraw traîne au lit. Il ne dort plus, mais il savoure le moment. Il écoute les bruits que Darcy fait dans la cuisine. S'il y a dans le monde des amateurs de musique de chambre, McGraw, lui, adore la musique de cuisine. Il est déjà accro à ce concerto matinal qui monte chaque jour dans son appartement chauffé et éclairé, rue Saint-Philippe, dans le quartier Saint-Henri, depuis que quelqu'un se lève avant lui. Les gargouillis du percolateur, le tintement humide de la cuillère dans le *mug* de café, l'eau qui coule dans l'évier, les portes d'armoires qui s'ouvrent et se referment délicatement.

Les jours de semaine, Darcy se réveille à 4 h 15 parce qu'elle part travailler au Green Spot à 5 heures. Le restaurant est à dix minutes de marche de chez McGraw. Ils ont encore chacun leur appartement. Leur couple est relativement nouveau, alors tout le monde s'aventure dans cette histoire d'amour avec précaution. À petits pas prudents, comme sur un lac qui vient de geler. Même s'ils sont pratiquement tous les jours ensemble, chez lui, ils n'ont toujours pas ouvert la conversation sur la possibilité de faire vie commune. McGraw n'y pense pas vraiment. Il se contente d'être complètement gaga de sa belle

Irlandaise. Il a l'impression qu'il a seize ans de nouveau. Leurs nuits sont particulièrement brûlantes, comme si tous les deux avaient beaucoup de rattrapage à faire en matière de plaisirs. Le policier a d'ailleurs fait l'acquisition d'un nouveau lit anti-craquements et d'un matelas *king* capable d'accueillir plus silencieusement deux vieux lapins en rut qui n'ont rien oublié des techniques de base. Darcy et lui n'avaient eu personne dans leur vie depuis plusieurs années et, s'ils s'étaient accommodés de cette traversée du désert charnel, la reprise des activités était franchement spectaculaire. McGraw allait pouvoir dire à son médecin de famille, au prochain bilan, que sa vieille patate tenait la distance à merveille, que son cardio était au zénith et, avec un peu de chance, il pourrait peut-être même convaincre la Dr Perreault d'annuler le taponnage barbare de sa prostate, puisque, selon toute vraisemblance, tout se passait vachement bien dans ce département-là aussi.

Il se lève, enfle son boxer et son vieux t-shirt élimé qui date de ses années de foot et il sort de la chambre pour rejoindre Darcy à la cuisine, toujours craquante dans son uniforme du Green Spot. Les vamps en kits du Victoria's Secret peuvent toutes aller se rhabiller. Rien ne s'approche de Darcy en uniforme du Green Spot.

— De bonne heure debout? J'espère que c'est pas pour une deuxième tour, *big boy*. T'es *a little too late* pour ça, ce matin.

Le sourire de Darcy ne ment pas. Elle aussi a retrouvé ses hormones de *teenager* hyperactive.

— Je voulais juste te voir partir au travail. Je m'habitue pas à voir ma serveuse préférée se promener dans ma cuisine. Pis je vais aller courir. Me sens en forme.

— Ta serveuse préférée te confirme que t'es en forme. C'est ça, *run*, Donald McGraw. *Too bad for you*, je commençais à avoir le goût d'être en retard au travail.

— T'as un *rain check* pour ça.

— *You bet...*

Darcy ricane et ramasse son sac à dos sur le comptoir.

— Tu veux un *lift*?

— Non, c'est gentil, je vais marcher. Il fait beau et ça va me faire un peu d'exercice à moi aussi.

— C'est pas comme si t'en avais pas fait dernièrement...

Elle lui sourit et comme elle passe devant lui, en se dirigeant vers le couloir qui mène à la porte de l'appartement, il l'attrape par la taille et la colle sur lui. Darcy lève les yeux vers ceux de son policier en boxer.

— Bonne journée.

— *Have a nice day, mister Top Cop.* Arrête les *bad guys*, tire toujours le premier et reviens à la maison en *shape* parce que, moi, je vais t'attendre...

QUELQUES MOIS APRÈS LA DISPARITION du caïd Sir Chuck, Antoine Aubin se trouve impliqué malgré lui dans l'histoire d'un psychopathe en phase terminale qui veut partir avant de subir son procès pour meurtre. Avec l'assistance du lieutenant-détective Donald McGraw, Antoine tente d'empêcher le monstre d'arriver à ses fins. Pour le policier, une enquête prend une drôle de tournure : un tueur – probablement en série – s'en donne à cœur joie en assassinant des criminalistes de manière très très créative. McGraw et Antoine devront faire équipe en jouant avec la vie, la mort, les bons et les méchants... encore une fois.

UN POLAR CAPTIVANT OÙ S'ENTREMÊLENT DES ENQUÊTES POLICIÈRES FÉBRILES, UN *SERIAL KILLER*, DES AVOCATS DE LA DÉFENSE À LA MORALE ÉLASTIQUE, DE L'HUMOUR ET BIEN SÛR... UN CIVIL INDIGNÉ.



MARC-ANDRÉ CHABOT est réalisateur, auteur et concepteur pour la télévision, mais il se consacre de plus en plus à l'écriture. En 2018, il publie *Étienne Boulay – Le parcours d'un battant* et, en 2019, il enchaîne avec *Dis-moi qui doit mourir...*, un roman très bien accueilli par la critique et le grand public. *Dis-moi qui doit vivre...* en est la suite attendue.

